Dany Laferrière

Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?

TYPO

DANY LAFERRIÈRE

Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ?

roman

TYPO
Une société de Québecor Média

C'est plutôt étrange de revenir sur un livre publié il y a deux décennies déjà. On l'ouvre avec une certaine appréhension pour tout de suite se retrouver en terrain connu. On a déjà parcourru ces vastes espaces de l'imaginaire américain. On connait ces gens. Ce narrateur nous ressemble comme à un jeune frère. Mais, petit à petit, on emprunte, sans le vouloir, des pistes dont on ignorait l'existence. Et on comprend que durant tout ce long sommeil le livre continuait sa propre vie.

Ce roman, cher lecteur, je vous l'offre comme une fleur printanière.

Dany Laferrière
janvier 2013

Au romancier James Baldwin,*
au musicien Miles Davis,
au jeune peintre Jean-Michel Basquiat,
tous trois morts en Amérique.
La guerre fait rage au Nouveau Monde.

** Bien sûr, Baldwin est mort en France, mais il a reçu la blessure mortelle en Amérique.*

Je ne renie pas mes origines, mais je ne m'entends pas bien avec les autres Nègres. Je trouve qu'être nègre, ce n'est pas tout dans la vie.

Graffito vu dans
le métro de New York

Écrire en Amérique du Nord

1

Ceci n'est pas un roman. Je le dis en pensant à Magritte dessinant une pipe et écrivant en légende : « Ceci n'est pas une pipe. »

J'écris ce livre avec des notes prises sur le vif, un peu partout en Amérique du Nord. Dans un train en direction de Vancouver avec cette grosse femme, en face de moi, qui n'arrêtait pas de me dévisager durant tout le trajet, croyant que je faisais son portrait (ce qui était vrai d'ailleurs). Dans un autobus Greyhound filant vers le sud (Key West), un vendredi ensoleillé… et cette mer terriblement bleue des deux côtés du pont. Dans ce restaurant végétarien de San Francisco où je n'ai rien mangé à cause d'une microscopique chose graisseuse restée au coin de la bouche de cette longue fille assise à trois tables de moi, sur la gauche. Dans un taxi, à la sortie d'une discothèque de Manhattan, à trois heures du matin (on cherchait désespérément des bagels). Dans les toilettes du Shade (un bar de Montréal fréquenté par de jeunes comédiennes aux seins métalliques qui vous lancent des clins d'œil au laser) avec cette fille aux cheveux verts qui chialait parce qu'elle n'arrivait pas à trouver la bonne veine pour se foutre toute la

merde dans le corps. En Amérique, on bouge. L'espace américain est une invitation à la vitesse.

II

On m'a commandé un long reportage pour un influent magazine de la côte est. Ils préparent, semble-t-il, un numéro spécial sur l'Amérique.

— Qu'est-ce que ça peut me foutre que l'Amérique ait cinq cents ou quatre cents ou six cents ans ! J'ai quarante ans et je n'en fais pas tout un plat.

C'est ce que j'ai dit au type qui m'a joint dans ma tanière à Miami.

— Fuck l'Amérique, vieux, l'argent est là et c'est un beau paquet à ramasser, prends-le, sinon c'est un autre qui va le faire.

— Pourquoi moi ? (Depuis le temps qu'on pose cette question stupide.)

— Oh, je suppose que tu représentes pour eux ce qu'ils appellent « le parfum du mois ».

— Et alors ?

— Ils t'ont cherché partout, paraît-il, et voilà…

— Et toi ?

Un court moment de silence.

— Disons que j'ai déjà été « le parfum du mois ».

— Longtemps ?

— Oui… Ça doit bien faire trois ou quatre mois.

— Seulement !

— Ici, ça va vite…

— Que veulent-ils exactement ?

— Oh ! je ne sais pas trop… Je suppose qu'ils veulent un Nègre qui ne soit pas d'ici et en même temps

qui connaisse assez le coin, tu vois ce que je veux dire…

— Pourquoi pas un Américain noir ?

— Un Africain-Américain, tu veux dire, parce que ça a encore changé…

— Quand on cherche son identité dans les mots… Oui, mais pourquoi pas l'un d'eux ?

— Ils ne veulent probablement pas trop de problèmes… Ça ne les intéresse pas un type qui va tout centrer sur la confrontation Blanc/Noir.

— Alors c'est foutu parce qu'il n'y a que ça qui m'intéresse en Amérique.

— Toi, dit-il en rigolant, disons que c'est la confrontation Blanche/Nègre.

— C'est une façon d'aborder le problème…

— Si tu veux, mais ça se situe dans la section des loisirs. Du moment qu'on ne parle pas d'argent, le Blanc ne se sent pas concerné.

— Tu veux dire le riche.

— Pas de charabia de gauche, vieux, ici le riche est blanc.

— Je déteste travailler sur commande.

— Ça va, tu fais ce que tu veux… N'est-ce pas toi « le parfum du mois » ? Tu te balades un peu, à leurs frais, et tu écris tes impressions, et, vieux, crois-moi, ça paie rudement bien… C'est ça, l'Amérique, conclut-il dans un vaste éclat de rire amer.

— Ah ! ils respectent tant que ça les écrivains ?

— Tu te fous de ma gueule ?

— Mais non…

— Bon, ils veulent sortir leur numéro (complètement subventionné d'ailleurs par les fondations Ford, Getty, Mellon, Morgan, Rockefeller, etc., au fond,

vieux, tout ça n'est qu'un truc pour payer moins de taxes, ça, je te le dis entre parenthèses), voilà : ils veulent faire un grand chiard et sont prêts, paraît-il, à y mettre le prix.

— Qu'est-ce que je fais alors ?

— Tu les appelles tout simplement et tu dis que tu es d'accord.

— On dirait un truc de call-girl.

— C'est le même principe, dit-il avant de raccrocher.

III

Ce n'est pas tous les jours qu'un écrivain nègre branche un autre écrivain nègre sur une piste intéressante, je veux dire un truc qui peut rapporter un peu d'argent. J'ai appelé. En effet, ils voulaient un type avec qui ils pourraient faire un bon deal. C'est ça leur philosophie à tous les niveaux de l'échelle : faire le meilleur deal, c'est-à-dire s'arranger pour payer le moins cher possible. Pour cela, rien de mieux qu'un jeune écrivain qui vient tout juste d'avoir un joli petit succès. Le parfum du mois. Plus naïf que ça, tu meurs ! Et ça se veut lucide ! Et ça se veut cynique ! Et ça discute ! Je suis déjà au téléphone en train de faire savoir au comité éditorial du magazine que la question raciale reste très importante pour moi.

— De quelle manière ? me demande le type à l'autre bout du fil.

— Du point de vue sexuel.

Je ne connais pas un seul Blanc que le sujet de la baise interraciale ne fasse pas saliver. Et tant qu'il restera un seul preneur, j'aurai du travail en Amérique.

— Pourquoi ce sujet ?

« Ah ! l'hypocrite… »

— D'abord, il n'y a que ça qui m'intéresse en Amérique du Nord…

— Nous travaillons sur toute l'Amérique, vous savez… L'Amérique centrale, l'Amérique du Nord, du Sud, et aussi la Caraïbe…

— Écoutez, qui que vous soyez, si j'ai choisi l'Amérique du Nord, c'est parce que je n'ai rien à foutre des Mayas ou des Aztèques. Pour moi, les civilisations mortes ne méritaient plus de vivre.

— Comme vous venez de la Caraïbe, nous avions pensé…

— Toujours la même connerie ! Les gens doivent écrire sur leur coin d'origine ! J'écris sur ce qui se passe aujourd'hui, là où je vis.

— Oh non, je ne voulais pas dire cela…

— Dites-moi quoi écrire pendant qu'on y est !

— C'était uniquement une suggestion.

— J'ai acquis mon indépendance en Amérique en tapant huit heures par jour à la machine. C'était ça ou l'usine. Alors le premier qui essaie de m'enlever des mains ma Remington 22, je lui flanque une balle entre les deux yeux… Je suis dingue et je vise juste.

Bien sûr, j'exagère un peu, si peu, mais ça me plaît drôlement d'enfoncer le clou dans la tête mollement aristocratique de ce jeune homme trop poli qui vient à peine de sortir de Harvard ou d'une de ces universités haut de gamme qui préparent excellemment les jeunes Américains à affamer le tiers-monde depuis Wall Street. Heureusement, ils ne connaissent pas le corps à corps, cette forme de combat privilégiée des crève-la-faim.

— C'est d'accord, finit-il par balbutier.

Je n'avais pas encore terminé avec l'explication de mon choix.

— Les Aztèques, c'était quoi au fait ? Hein ? Rien qu'une bande de dégénérés, bourrés de fric, arrogants, pervers, et qui faisaient travailler le peuple à leur place. L'art aztèque ? Le travail de types mal payés. Aujourd'hui, ils sont remplacés par les Américains qui ne sont pas différents. Les Blancs seront un jour remplacés par les Nègres. Les Nègres deviendront à leur tour les pires impérialistes du monde parce qu'ils auront trop souffert. Il ne faut pas remettre le sort du monde entre les mains de gens qui ont connu l'enfer.

Aucun bruit à l'autre bout du fil. L'ennemi a été écrasé. Il ne me reste qu'à prendre le fort. C'est bien vrai que la guerre fait rage au Nouveau Monde.

IV

Donc, je suis allé un peu partout en Amérique du Nord. J'ai regardé vivre les Noirs, les Blancs, les Rouges, les Jaunes. Un peu tout le monde quoi ! Eh bien ! mon vieux : TOUT CE QU'ON DIT DE L'AMÉRIQUE EST VRAI. Elle intègre tout. Ventre mou de la Terre. Dernier peuple innocent. À côté d'eux, les Boshimans font figure de rusés diablotins. Vous vous dites : Hé quoi ! il reprend ce vieux cliché de l'Amérique innocente, c'est fini depuis longtemps tout ça, vieux… Eh bien ! non, frère, ça marche encore. La mécanique fonctionne comme si elle était encore neuve. Faut dire que deux cents ans c'est à peine un clin d'œil dans

l'histoire de l'humanité, vraiment rien. L'Amérique est un bébé trop bien nourri. Un bébé Cadum. Et les Américains vivent entre eux comme si personne d'autre qu'eux n'existait sur ce continent. Sur cette planète. J'ai le sentiment de voir évoluer devant moi, dans cette station d'essence où je fais le plein en ce moment, de magnifiques barbares. De jeunes étudiants d'Indianapolis (chaque État a une plaque d'immatriculation différente) jouent au football parmi les voitures et les pompes. Ils portent de larges t-shirts aux couleurs de leur université. Ils sont blonds, grands, athlétiques. (T'es sûr que t'en mets pas un peu là ? Non, frère, ils sont vraiment comme dans nos rêves.) Chacun de leurs gestes paraît neuf comme si ces jeunes gens n'étaient pas reliés à la chaîne humaine. Ils sont uniques. Ils dévorent des tonnes de hamburgers, boivent des fleuves de Coca-Cola et passent la moitié de leur vie devant la télévision. Ils prient tous les dieux imaginables et aussi un seul Dieu. Ils tuent de toutes les manières possibles. Ils ne connaissent pas le remords. Le monde est entre leurs mains comme un jouet d'enfant. Ils le cassent, le réparent. Ils ignorent le passé et méprisent l'avenir. Ce sont des dieux. Et leurs Nègres sont des DEMI-DIEUX.

V

L'Amérique n'a qu'une exigence : le succès. À n'importe quel prix. Et de n'importe quelle manière. Ce mot, succès, n'a de sens qu'en Amérique. Que veut-il dire ? Que les dieux vous aiment. Alors les humains se rapprochent de vous, vous reniflent (le capiteux parfum

du succès), vous frôlent et, finalement, dansent autour de vous. Vous êtes un dieu. Un dieu parmi les maîtres du monde. Il vous sera impossible d'aller plus loin. C'est ici le sommet. Le toit du monde. Surtout : On vous regarde. Celui qui regarde en Amérique est toujours un inférieur, jusqu'à ce qu'un autre se mette à le regarder à son tour. Et c'est un regard furtif, rapide (pas plus de quinze secondes, n'est-ce pas, Warhol !), car il y a toujours quelque chose d'autre à sentir en Amérique. Le nouveau parfum.

VI

Pendant longtemps, les écrivains ont craché sur le succès. On ne pouvait, en aucun cas, être à la fois un bon écrivain et un écrivain connu. Ils se contentaient de tirages minables et restaient de ce fait à la merci des éditeurs, des libraires, de tous les intermédiaires possibles. Et ces mêmes écrivains se permettaient de donner des leçons à tout le monde. Le pire, c'est que cet état de choses n'a pas beaucoup changé aujourd'hui. Quel jeune écrivain aurait l'audace de refuser de publier son premier roman chez Gallimard (je prends le plus prestigieux) uniquement parce qu'il trouve le contrat inacceptable ? Il est heureux, au contraire, de donner, presque gratuitement, la chair de sa chair, le sang de son sang, en un mot cinq ans de dur labeur. Et le jour de la signature du contrat, il réunit bien quelques amis pour fêter ça. Essayez donc de lui faire savoir, même gentiment, que Gallimard est un commerçant comme un autre (oui, oui) dont le but principal est de vendre des livres, le plus de livres

possible. Allez lui dire que cette puissante maison possède une armée de comptables et des héritiers nerveux qui passent plus de temps à feuilleter les livres de la comptabilité qu'à lire des poèmes de René Char. Touchez-lui un mot de tout cela et vous le verrez pousser des cris d'horreur. Ce jeune écrivain n'écrit pas pour devenir riche ni pour être connu, il écrit pour être lu (et c'est déjà une concession, croit-il). Je reste sidéré de voir qu'un tel jeune homme si lucide et si intelligent (selon les propos mêmes de la critique) ne soit pas capable de remarquer que, précisément, il y a une relation très serrée entre être connu, être riche et être lu. Plus vous êtes lu, plus vous deviendrez connu, et plus vous êtes connu, plus vite vous serez riche. Et LIBRE au bout du compte. Je n'ai jamais perdu de vue cette équation.

« La réalité américaine (l'espace, le temps, les gens et surtout les choses) me semble plus proche du cinéma que du roman, du montage rapide que de longs enchaînements, de scènes se télescopant que d'un ordre régulier, de la rage que du courage, de l'instinct que de l'esprit. Si la réalité américaine ressemble à un long métrage, la vie d'un Américain est un vidéoclip.

C'est pour toutes ces raisons que les écrivains américains (je ne parle pas de ces vendeurs de gros paquets de légumes qu'on trouve dans les supermarchés) ont tant de problèmes avec le roman et semblent exceller si puissamment dans les nouvelles. Le roman américain est, généralement, une collection de textes brefs reliés entre eux par un fil souple et solide (le sentiment d'être américain). Comme la vie d'un Américain est une collection de faits (la sensation du vide). Ce livre n'échappe pas à cette règle. »

Né à Port-au-Prince en 1953, Dany Laferrière a immigré au Québec en 1976. Depuis Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer *(VLB éditeur, 1985), il est devenu l'un de nos auteurs les plus respectés. Il a publié plus de vingt livres, une œuvre souvent primée et traduite dans plusieurs langues. Pièce importante du cycle* Autobiographie américaine, Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ? *est d'abord paru en 1993, puis a été entièrement réécrit en 2002.*

Groupe Livre
Québecor Média

ISBN 978-2-89295-390-9
9 782892 953909